

L'homme de Küsnacht

« Te réfères-tu ou non à l'infini¹ ? »

L'HOMME s'avancait d'un pas ferme sur le sentier qui longe le lac de Zurich. Parfois, il s'arrêtait pour contempler l'étendue liquide et lumineuse que ne ridait aucun souffle de vent.

Grand, blond, large d'épaules, la bouche sensuelle, la carrure massive d'un travailleur de la terre, Carl Gustav Jung,

1. C.G. Jung, *Ma Vie, souvenirs, rêves et pensées*, recueillis et publiés par Aniéla Jaffé (1961), traduit de l'allemand par Roland Cohen et Yves Le Lay, Gallimard, 1966, p. 369.

quarante ans en cette année 1915, dégageait une impression de force primitive, à la fois physique, mentale et spirituelle. Ses yeux bruns toujours en éveil erraient à la surface du lac, puis ils se détournèrent sur les petits sommets arides qui l'entouraient, et le regard se perdit dans le ciel d'un bleu intense. Ses yeux se mirent à briller, comme s'ils reflétaient le soleil, mais c'est d'un soleil intérieur qu'ils brûlaient.

Il murmura : « Te réfères-tu ou non à l'infini ? »

Et il reprit son chemin le long du lac.

Il revivait intensément les péripéties, parfois les drames de sa vie. Sa naissance en 1875 sur les bords lumineux du lac de Constance, l'enfance entre un père dépressif, petit pasteur de campagne, et

une mère hantée par le monde occulte ; le collège de Bâle, puis l'université ; la mort tragique de son père, l'école de médecine de Bâle, le choix difficile mais fascinant de la spécialité de psychiatrie, qui lui avait été comme imposée de l'intérieur, son admission dans la fameuse clinique universitaire du Burghölzli de Zurich, son stage à l'hôpital de la Salpêtrière, à Paris, auprès de Pierre Janet, son heureux mariage avec la séduisante et riche Emma, les enfants, les maîtresses, la rencontre décisive de Freud, leur association enthousiaste et périlleuse.

Bientôt la renommée. Mais rien ne pouvait le combler. Il venait pourtant de construire avec Emma, sur les bords du lac de Zurich, à huit kilomètres de la ville, cette belle villa dont il apercevait

les toits entre les grands arbres. Il y recevait une clientèle choisie, des patients aisés, sans doute, mais dont la vie psychique perturbée les plongeait dans la souffrance et dans la nuit.

Sa vocation le conduisait : guérir la souffrance. Mais aussi, mais d'abord, comprendre les mécanismes de l'esprit, une tentative que la plupart de ses collègues jugeaient insensée.

C'est ainsi qu'aux côtés de Freud (et de quelques autres novateurs), il était devenu psychanalyste, jusqu'à être officiellement désigné comme son dauphin, son fils spirituel, mais sans jamais se départir d'une liberté de pensée qui irritait le maître de Vienne et laissait présager des orages et des ruptures.

Jung s'arrêta pour suivre le trait rectiligne d'un martin-pêcheur qui rasait la surface immobile du lac. L'eau le fascinait, l'eau, symbole*¹ de la vie et de la divinité cachée. Il répéta : « Te réfères-tu ou non à l'infini ? »

Enfant, conscient de vivre dans un univers tissé de mystères, il interrogeait les personnages de ses rêves*. Et déjà, il s'appuyait sur cette assurance orgueilleuse : « Il s'y passe des choses dont on peut faire l'expérience, bien qu'elles demeurent inexplicables². »

Adolescent, contemplant la nature et la vie, il avait pris conscience de cette

1. Tous les mots suivis d'un astérisque (à leur première occurrence seulement) figurent dans le lexique, pages 401 et suivantes.

2. *Ibid.*, p. 405.

évidence : au sein d'un monde infiniment grand, splendide sans doute, redoutable peut-être, l'homme se dressait, si petit, si fragile ! Quant à l'esprit, il demeurait insaisissable.

Voire. Plus tard, Freud lui enseignera que le rêve, voix royale de l'inconscient*, part impalpable de l'esprit, donne accès aux vérités premières.

L'inconscient ! Il se dit à lui-même, comme un secret : « En moi les cloisons sont transparentes. Je perçois les processus qui se déroulent à l'arrière-plan¹. » Déjà, enfant, il se savait visionnaire. Il entrait alors en solitude, une attitude qui le comblait, mal reçue par son entourage. Et pourtant, « il me fallait toujours suivre la loi intérieure qui m'était impo-

1. *Ibid.*, p. 404.

sée¹ ». C'est ainsi qu'il était devenu lui-même, au prix de combats et de souffrances.

« Nul n'échappe à la souffrance aussi longtemps qu'il nage dans le flot chaotique de la vie, se dit-il. Je vais mon chemin et je porte mon fardeau. » Cependant, « il n'est pas dans ma vie de difficulté dont je ne sois moi-même responsable² ».

Soulever ce que l'humain a de plus obscur pour atteindre les vérités cachées comporte des risques : mettre sa raison en danger ; se séparer des hommes, de la famille même ; cheminer seul le long des

1. *Ibid.*, p. 406.

2. C.G. Jung, *Correspondance*, vol. 1, traduit de l'allemand par Josette Rigal et Françoise Périgaut, Albin Michel, 1992, p. 80.

crêtes, entre deux abîmes – la connaissance et la folie, le ciel et l'enfer.

Bien qu'il se voulût psychologue et non métaphysicien, la fascination du Dieu caché le portait, ce Dieu qui s'était révélé à lui dans son enfance. Être fidèle à ce don extraordinaire demeurerait son fil conducteur, il s'y donnait avec passion, recherchant le but ultime des mystiques : l'union de sa conscience* avec ce grand mystère.

Il évoqua aussi la découverte qu'il venait de faire, un monde mystérieux caché sous la conscience, une mémoire* oubliée, celle-là même de l'humanité. Il l'avait nommé l'inconscient collectif*. Sous la conscience gisait ce trésor universel où il suffisait de puiser, à condition

d'en franchir le seuil, à ses risques et périls.

Comment décrire ces images chargées d'énergie et de symboles ? Cette force, selon la manière dont on l'appréhendait, pouvait être bénéfique ou négative. Comprendre les messages qu'elle délivrait, mais ne pas se laisser submerger par eux, tant est puissante la force vitale qu'ils génèrent. Dans tous les cas, ne jamais la refouler, ne pas la renvoyer à l'obscurité des origines.

Ce monde immense – peut-être illimité – s'ouvrait donc devant lui, et il en demeurerait abasourdi. Malgré les risques que comportait l'aventure, il était décidé à l'affronter, à accomplir le périlleux voyage, le voyage intérieur, seul s'il le fallait.

Solitude d'ailleurs relative. Étudier ses rêves et les visions qui s'offraient à sa conscience éblouie, c'était entrer dans la mémoire collective de la famille humaine, depuis ses plus lointaines origines. C'était aussi, pour le thérapeute, trouver enfin la clé des refoulements* meurtriers, délivrer le malade de ses obsessions génératrices de souffrances.

Mais le prix à payer était lourd ! Et lourd le fardeau : soulever ce que l'humain a de plus obscur, cette accumulation d'instincts* animaux qui, au cours de millions d'années, avait créé l'Homme, cette espèce hybride, ni animal ni dieu, ni ange ni bête ! Espèce ô combien improbable ! Peut-être nécessaire ?

Qu'importe ! Il comptait s'appuyer sur un pilier, sur un maître. « Appelé ou non, Dieu sera présent. » Il avait fait graver cette étrange sentence d'Érasme de Rotterdam sur la pierre du portail de sa villa de Küsnacht. Mais pourquoi ce Dieu-là n'avait-il aucun rapport avec celui de son père ?

Jung fit demi-tour et s'en retourna vers sa demeure, dont on achevait les finitions. Pourquoi avait-il choisi ce site champêtre, face au lac omniprésent ? « Je pensais, disait-il, qu'on ne pouvait exister qu'au voisinage de l'eau¹. »

La maison à deux étages, vaste, solide, sobre dans sa décoration, était à la mesure de ses attentes – infinies. Un jardin magnifique offrait déjà sous ses fenêtres

1. C.G. Jung, *Ma Vie*, *op. cit.*, p. 26.

ses perspectives fleuries. Jung travaillait dans sa bibliothèque éclairée par deux grandes fenêtres décorées de vitraux, avec vue panoramique sur le lac. Un bureau surchargé de papiers, un fauteuil confortable, qu'il céda à ses consultants, car il n'aimait pas le divan freudien. Sur un petit meuble, un bouddha en méditation invitait à la vie intérieure, mais Jung se savait loin du détachement du sage, trop sensuel, trop gourmand de la vie pour consentir à en lâcher une parcelle, ce qui ne cessait de poser problème.

On le reconnaissait à son rire homérique, un grand rire d'ogre qui l'avait rendu célèbre dans les banquets de médecins auxquels il se plaisait, entre deux conférences chargées de passions. Un de

ses amis lui avait dit : « Vous êtes le seul Bushman *honoris causa* au monde, car le seul Européen qui sache rire comme le premier homme qui ait vécu¹. »

Mais au-delà du rire se cachait la souffrance. Tourmenté de comprendre le pourquoi et le comment de la vie, il demeurerait angoissé, marqué par les aléas du voyage intérieur où il avait dû, tel Jean de la Croix, affronter le soleil brûlant du désert aride et les ténèbres de la nuit de l'esprit*, dans sa recherche ardente de la divinité révélée. Et cet homme à la puissante vitalité se plaisait à affronter la nuit et le désert, parfois à côtoyer la mort, à la défier.

1. Les Bushmen étaient ces Noirs primitifs que Jung rencontra en Afrique de l'Est, en 1925.

Le visage de Carl Jung était marqué tour à tour par la certitude et par le doute. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait : soudain, visité par la Présence, il se sentait l'instrument des dieux. Le monde intérieur de l'esprit s'ouvrait à lui, aussi réel que le lac, et l'invitait à s'y engager résolument, puis à cheminer, parfois dans la nuit, parfois dans la lumière. La conviction – d'autres diront la foi – le possédait : ce monde invisible ne saurait mentir. Loin d'être une illusion, c'était sans doute la seule réalité objective.

Ce jour-là, il hésitait, ne sachant où la force vitale le conduisait, à condition qu'il acceptât de se laisser faire. Ce qui troublait cet orgueilleux qui avait toujours conduit sa vie seul.

Il s'arrêta de nouveau et contempla la surface immobile du lac, où pointaient des roseaux. Sous le paysage minéral de la montagne suisse, le lac évoquait la divinité silencieuse, à la fois redoutée et attirante. Un large sourire illumina son visage. Les paroles de Maître Eckhart, le mystique rhénan, le submergeaient : « L'œil par lequel je vois Dieu est le même œil par lequel Dieu me voit. Mon œil et l'œil de Dieu sont un seul œil, une seule vision, une seule connaissance, un seul amour¹. »

L'amour ! Soudain, il comprenait tout, et en retour tout lui était donné.

Des images se bousculaient de nouveau dans sa tête. Sa vie ! Il s'y laissa

1. Maître Eckhart, *Propos du discernement*, Éditions d'Aujourd'hui, 1976.

conduire avec bonheur, en parcourant les épisodes, de l'enfance à la maturité, joies et souffrances, interrogations et certitudes, ombres et lumières. Car sa vie à lui, Carl Gustav Jung, était celle des hommes, de l'Homme. Parfois tumultueuse et parfois ordonnée.

Ordonnée par un fil conducteur qu'il lui fallait saisir.

Fils d'un pasteur fourvoyé

CARL Gustav Jung est né le 26 juillet 1875 à Kesswil, petit village romantique près de Romanshorn, sur les bords du lac de Constance, dans le canton alémanique de Thurgovie, deuxième enfant du pasteur Paul Jung (1842-1896) et d'Émilie Preiswerk (1848-1923), tous deux natifs de Bâle. Son grand-père, le médecin professeur Carl Gustav Jung (1794-1864), avait été recteur de la faculté de médecine de Bâle. C'est en son honneur que l'on avait donné à l'enfant ses prénoms.

Attardons-nous un instant sur ce grand-père célèbre qu'il admirera plus

tard et prendra souvent pour modèle. Catholique d'origine allemande (de Mannheim), il avait dû s'exiler à Paris en 1821 pour des raisons politiques. Il étudia la chirurgie à l'Hôtel-Dieu, et se lia au fameux géographe Alexander von Humboldt, qui le recommanda à la faculté de médecine de Bâle pour un poste d'anatomie et de chirurgie. Il prit alors la nationalité suisse. Médecin réputé, il devint recteur de cette faculté, qu'il réorganisa. Il fut aussi grand maître de la loge maçonnique suisse.

Ce personnage atypique s'était converti au protestantisme sous l'influence d'un ami théologien, F. Schleiermacher, lequel revendiquait la primauté de l'expérience religieuse sur le dogme strict et sur le rituel – Carl s'en inspirera plus

tard pour comprendre le jaillissement des symboles psychiques suscités par un facteur mystérieux, numineux*, transcendant.

Il ressemblait aussi à son grand-père par sa vitalité débordante et par son non-conformisme charmeur. « C'était une personnalité forte et marquante, dit-il ; j'ai moi-même navigué dans son sillage¹. » Il lui doit d'être suisse et protestant, et peut-être sa vocation médicale. Jung l'Ancien écrivait des livres savants et s'intéressait aux maladies mentales. Il avait fondé à Bâle un hôpital psychiatrique pour enfants. Il mourut onze ans avant la naissance de notre Carl. Contrairement à une rumeur familiale, on n'a

1. C.G. Jung, *Ma Vie, souvenirs, rêves et pensées*, op. cit., p. 445.

aucune preuve qu'il ait été un fils naturel de Goethe, « rumeur fâcheuse de mauvais goût », souligne Jung lui-même dans *Ma Vie*, son autobiographie.

Paul Jung, pasteur de village

Paul, né en 1842 à Bâle, avait étudié l'hébreu et l'arabe à l'université de Göttingen. Personnage instable, assez brillant dans sa jeunesse, il avait consacré sa thèse de doctorat ès lettres à une traduction arabe du Cantique des Cantiques. Un bel avenir semblait réservé à ce docteur en philologie et en linguistique. Puis cet espoir se déroba. « Sa vie s'était définitivement arrêtée à la fin de ses études », note Jung, qui conclut par cette

question lancinante : « Par quoi avait-il été brisé, aigri, rendu amer¹ ? » À vingt-cinq ans, Paul Jung ne savait quoi faire de sa vie, ni comment la gagner. Il songea à devenir professeur de langues anciennes, mais il n'y avait pas de débouchés pour un homme sans fortune. Alors intervint un événement qui fit basculer sa vie. Un parent mourut subitement, léguant une grosse somme d'argent destinée à l'éducation d'un membre de la famille qui consentirait à devenir pasteur.

La tentation était grande, mais Paul Jung n'avait aucune vocation religieuse. Sa foi était conventionnelle et tiède. Néanmoins il saisit cette occasion et le résultat fut plutôt médiocre. Malgré son prestigieux diplôme, Paul Jung fut relé-

1. *Ibid.*, p. 118.

gué par sa hiérarchie aux fonctions de pasteur de village. Il a laissé une réputation de bonté et d'humilité, mais ses sermons étaient jugés ennuyeux. Puis le sol se déroba sous ses pas et il cessa de croire. On ignore quelle en fut la raison. Son fils Carl demeura assez vague sur ce point : « Mes parents se donnaient beaucoup de mal pour mener une vie pieuse, et le résultat était qu'on en venait trop souvent à des scènes. Ce fut contre ces difficultés que se brisa plus tard sa foi¹. »

Mais venons-en à la mère, un personnage extraordinaire.

1. *Ibid.*, p. 114.

La mère, Émilie, médium

Émilie Preiswerk avait de qui tenir. Elle était la fille d'un pasteur réputé de Bâle, Samuel Preiswerk, professeur d'université, auteur d'une grammaire hébraïque. Ce théologien exceptionnel s'affichait comme l'un des premiers avocats de la cause sioniste, le retour des juifs en Israël. Peu conventionnel, il se croyait entouré d'esprits et leur parlait... en hébreu. Sa fille Émilie avait hérité de ses dons de médium. Elle avait connu Paul Jung, son futur mari, lorsque celui-ci étudiait l'hébreu avec le professeur Preiswerk.

Le petit Carl adorait sa mère, tout en la redoutant à cause de sa double personnalité. Bonne vivante, maternelle,

bavarde, hospitalière, elle basculait sans préavis dans ce que Jung appellera sa personnalité numéro deux : « En un tour de main apparaissait chez elle une personnalité inconsciente d'une puissance insoupçonnée, une grande figure sombre dotée d'une autorité intangible¹. » Alors que sa personnalité numéro un était « inoffensive et humaine », elle devenait soudain redoutable, « une prêtresse archaïque et scélérate comme la vérité et la nature² ». Elle effrayait l'enfant tout en le fascinant. Plus tard, il retrouva en elle les traits de sa propre nature archaïque. Elle se révélait donc fondamentalement *religieuse*, « une réceptivité spirituelle docile support de la révélation », dira

1. *Ibid.*, p. 69.

2. *Ibid.*, p. 70.

Jung dans une lettre. Médium et intuitive, elle cultivait ce don de seconde vue. Alors, « ce qu'elle disait était si vrai que j'en tremblais¹ ». L'enfant hérita de ce don de seconde vue, tout en regrettant d'avoir dû l'assumer seul, car sa mère ne l'y aida pas.

On comprend que ce couple singulier ne pouvait guère s'entendre. Signe d'une mésentente conjugale, Paul et Émilie faisaient chambre à part, à une époque où l'Église protestante exigeait de ses ministres une nombreuse progéniture et interdisait l'usage des contraceptifs.

1. *Ibid.*, p. 73.

Un enfant timide, introverti, épris de beauté

Médiocre pasteur aux ressources financières limitées – dons en nature des fidèles et quelque numéraire –, Paul Jung végéta dans sa petite cure de campagne de Kesswil, sur les bords du lac de Constance. Son premier-né, Paul, étant mort en 1873 quelques jours après sa naissance, Carl, né en 1875, était donc le fils unique.

Malgré l'état plus ou moins dépressif du père et les fantasmes* de la mère, Carl vécut une enfance protégée au sein d'une nature préservée. Son plus ancien souvenir s'apparente au sentiment océanique des mystiques. Il vient de se réveiller dans sa voiture d'enfant à l'ombre

d'un arbre par un beau jour d'été. La lumière dorée du soleil joue à travers les feuillages. Soudain, il ressent « un bien-être indescriptible. Tout est splendide, coloré, magnifique¹ », dira-t-il dans *Ma Vie*. L'éternel faisait irruption dans le monde éphémère.

Six mois après la naissance de Carl, la famille quitta Kesswil pour s'installer à Laufen, où le pasteur avait été muté, un lieu superbe du canton de Zurich où le Rhin, large de cent cinquante mètres, domine une barrière de calcaire jurassien. De cette beauté, Carl gardera aussi une forte impression : le château, tout proche du presbytère, les chutes du Rhin, la lumière solaire resplendissant à travers les grands arbres. Plus tard, il

1. *Ibid.*, p. 25.

évoquera « le profond sentiment d'harmonie, de bien-être ». À la fin du jour, son enthousiasme éclatait devant la chaîne des Alpes illuminée par le soleil couchant.

Les étendues paisibles du lac de Constance, où sa mère revenait souvent, le fascinaient aussi. « Le lac s'étendait dans un lointain infini et cette immensité était un plaisir indescriptible, une merveille sans pareil. » Alors se fixa en lui l'idée qu'il vivrait toujours au bord d'un lac. « Je pensais qu'on ne pouvait exister qu'au voisinage de l'eau¹. »

Malheureusement, tout n'allait pas pour le mieux dans la petite famille. Le caractère du pasteur ne s'améliorait pas. À l'extérieur, il se dévouait à sa pa-

1. *Ibid.*, p. 26.

roisse. À la maison, il se montrait irritabile et se disputait avec sa femme. Il se donnait beaucoup de mal pour mener une vie pieuse et édifiante, mais sans profondeur. Peu à peu, il perdait donc la foi, ce qui le désespérait. Non seulement il sentait que l'essentiel lui échappait, mais encore il se trouvait pris au piège. Comment, dans ces conditions, poursuivre décemment sa fonction de pasteur ? Comment prêcher ce à quoi il ne croyait plus ? Mais quelle alternative ?

On comprend que le petit Carl se soit échappé vers la nature, tant la vie à côté de ce père instable devenait problématique. « Mon père était un homme bon, et sans complications, et cependant je me sentais

différent de lui à l'extrême¹. » C'est peu dire !

Parfois, l'esprit de cet enfant hypersensible s'assombrissait lorsqu'il assistait sans comprendre aux inhumations, où s'agitaient les croque-morts, « des hommes noirs et solennels ». Il contemplait avec angoisse le trou obscur où l'on descendait le cercueil de celui ou de celle que le Seigneur avait rappelé à lui.

La prière du soir, récitée avec la mère, ne le rassurait pas : « Étends tes deux ailes/Ô Jésus ma joie/Et prends ton poussin en toi./Si Satan veut l'engloutir/Fais chanter les angelots./Cet enfant doit rester indemne. »

Que signifiait cette menace ? Et cette division des Églises du Christ ? La

1. *Ibid.*, p. 108.

confusion prit corps dans son esprit lorsqu'il surprit une conversation de son père, critiquant les jésuites, un nom qu'il entendait pour la première fois, et qu'il associa à celui de Jésus. Peu de temps après, il aperçut un homme en robe noire descendant de la colline. À coup sûr un jésuite ! Pris d'une terreur mortelle, il se réfugia au grenier.

Il en garda « une peur infernale », et ce qu'il appellera son premier traumatisme aura des conséquences durables dans l'idée inconsciente qu'il se fera des églises, celle de son père truffée de croque-morts et ficelée d'ennuyeux sermons, celle aussi des catholiques, avec ses jésuites mangeurs de petits enfants. Oublié le bon « petit Jésus », il ne vit que « le Seigneur Jésus », Dieu des morts, re-

présenté battu et crucifié, cadavre ensanglanté. Pourquoi toute cette horreur ? Gens d'Église, jésuites en soutane noire, croque-morts et pasteurs hypocrites en redingote noire ne lui inspiraient que de l'ennui ou de l'angoisse. Six oncles pasteurs et quelques cousins !

« À la maison, écrit Jung, l'atmosphère devenait irrespirable¹. » Le couple se déchirait. L'enfant était conscient de ce tragique échec conjugal. La mère sombra dans une dépression nerveuse, on dut l'hospitaliser pendant trois mois à l'hôpital de Bâle. Le père déclara à Carl, alors âgé de trois ans, qu'elle était partie en voyage. Scandalisé qu'elle ait pu ainsi l'abandonner, il se désespéra. Il déve-

1. *Ibid.*, p. 33.

loppa un eczéma nerveux et souffrit de crises de suffocation d'origine psychosomatique*, qui faillirent le tuer. De cette crise majeure il dira : « À partir de ce moment, je fus toujours méfiant dès que l'on prononçait le mot amour. »